

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- | | | | |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers /
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged /
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing /
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Bound with other material /
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available /
Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées. |
| <input type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure. | | |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /
Commentaires supplémentaires: | | Pagination multiple. |

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS:

Un an, \$3.00 - - - Six mois, \$1.50
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

10^{ME} ANNÉE, No 480.—SAMEDI, 15 JUILLET 1893

BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIETAIRES.
BUREAUX, 40, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTRÉAL.

ANNONCES:

La ligne, par insertion - - - - 10 cents
Insertions subséquentes - - - - 5 cents
Tarif spécial pour annonces à long terme



LE DOUX ÉTÉ, COMPOSITION DE F. TOLL

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 15 JUILLET 1893

SOMMAIRE

TEXTE.—Courrier de Paris, par Jean Rival.—Causerie : Pour les jeunes, par Pedro.—Caract du "Monde Illustré," par Jules Saint-Elme.—Nos gravures, par J. St-E.—Les femmes.—Poésie : La douce mère, par Miss E. Ehrstone.—Nouvelle Canadienne : une mauvaise prise, par Régis Roy.—A propos de la statue de Jacques-Cartier.—Aux pieds de N.-D. de Bonsecours, par Pat-Riott.—Notes et impressions—Plus malin que Satan.—Proverbes étrangers.—Notes et faits.—Nouvelles à la main.—Le coin des enfants : La pomme.—Insomnie.—Choses et autres.—Carnet de la cuisinière.—Feuilletons : Les deux mariages de Cécile, par V. Vattier d'Ambroyse ; Les mangeurs de feu, par Louis Jacolliot.—Jeux d'esprit : Enigme ; Problèmes d'échecs et de dames.

GRAVURES.—Le doux été.—L'Exposition Colombienne : La grande roue Ferris ; 200 pieds de diamètre ; portant 36 chars à 40 sièges par char.—Montréal : Un détachement des Zouaves pontificaux canadiens aux fêtes de la Saint-Jean-Baptiste.—Lachine : Une résidence d'été, sur le chemin Saint-Pierre.—Montréal : Le dôme de N.-D. de Bonsecours.—Portraits : M. T. Aquin ; M. J. Giroux.—Gravure du feuilleton.

PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zéloteurs du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.

COURRIER DE PARIS



L s'est ouvert récemment, dans une des galeries de tableaux les plus connues et les plus fréquentées de Paris, une exposition fort intéressante pour tous ceux qui suivent de près ou de loin le mouvement littéraire en France, quand même ils habitent de l'autre côté de l'Océan ! Cela s'appelle "l'Exposition de portraits des écrivains et des journalistes du siècle." Le titre est un peu long, mais il a le mérite de dire clairement de quoi il s'agit.

C'est à l'Association des journalistes parisiens que revient l'honneur d'avoir organisé cette exhibition. L'idée était neuve et originale : jamais on n'avait eu l'occasion de voir réunies toutes les célébrités de la plume.

Le projet, dès le début, a souri à tout le monde. L'association, d'autant plus puissante que ses membres appartiennent à tous les grands journaux, sans distinction d'opinions, a fait appel à toutes les sympathies, à toutes les bonnes volontés, et a su réunir en quelques semaines un millier de toiles, de dessins, d'aquarelles, de caricatures aussi, et de beaux bustes de plâtre ou de bronze, que leurs propriétaires—musées ou particuliers—ont prêtés avec le plus louable empressement.

Les portraits les plus anciens datent de la fin du siècle dernier. Les plus récents datent d'hier à peine. Beaucoup sont signés par nos peintres et nos sculpteurs les plus fameux.

L'exposition, qui comprend trois salles et une longue galerie, est divisée, autant que possible, par

époques, et il est très curieux de suivre l'évolution, non-seulement du costume, mais même de la physiologie.

Comment s'expliquer cela, en effet ? Il est certain que l'aspect général des visages, que les traits eux-mêmes et l'expression varient selon les époques. A quoi cela tient-il ? C'est là un bizarre problème dont je laisse de plus compétents chercher la solution. Je me borne à constater la vigueur, la robustesse, l'air de bonne santé des gens du XVIIIe siècle et du XIXe.

Puis vient 1830 avec ses figures fines, distinguées, d'une noblesse un peu prétentieuse, dont un fort beau portrait de Chateaubriand offre, en quelque sorte, la quintessence. Oh ! ces romantiques, comme ils paraissent éthérés et détachés de notre humble planète ! Ne dirait-on pas qu'ils planent tous en plein ciel ? Nos préoccupations terrestres et nos petites misères leur semblent assurément chose bien vile et bien méprisable.

A mesure qu'on se rapproche de nos jours, l'aspect se modifie, passe par le "bourgeoisisme" légèrement pruhommesque du temps de Louis-Philippe, pour arriver enfin... à nous. Que dois-je vous dire de plus, et comment juger notre fin de siècle ? On voit mal un tableau, quand on est trop près. Et puis, voulez-vous que je vous fasse une confidence ? Eh bien, j'aime, l'époque où je vis, je l'aime... jusque dans ses verrues, comme disait cet autre en parlant de Paris. Alors, vous comprenez que je considère l'image de mes contemporains d'un œil plutôt indulgent. Il y en a—oh ! c'est incontestable—il y en a que je vois tels qu'ils sont, laids, communs, tout ce que vous voudrez. Mais je leur trouve, en général, quelque chose d'intéressant, de sympathique, disons le mot, quelque chose de plus humain qu'à tous ces morts d'il y a trente ou cinquante ans. Peut-être est-ce parce que je me reflète moi-même en eux, que leurs caractères, leurs sentiments, leurs passions, leurs soucis ressemblent aux miens...

Entendons nous, je ne prétends en aucune façon comparer mon humble personne à ces illustres ; je ne parle des écrivains ni des artistes, je parle des hommes et des femmes, et je devine que, par cela seul qu'ils sont du même temps que moi, ils doivent penser, sentir, souffrir de la même manière que moi. Il n'y a point là de vanité, mais affinité d'esprit, parce que relative similitude d'âge.

Un autre plaisir encore que l'on éprouve à cette exposition, c'est d'y voir, presque vivantes, les figures de nos auteurs favoris. Il est vrai que nous autres Parisiens, nous sommes un peu blasés là-dessus. Les photographies d'hommes célèbres courent les rues, s'étalent à toutes les devantures des marchands d'estampes, et même des vulgaires papetiers. Mais il en reste toujours que l'on ne connaît point, et puis de les voir là, tous réunis, c'est charmant.

Et quelle réunion ! quelques noms, cités au hasard, suffiront à donner une idée du régal des yeux et de l'esprit qui nous est offert.

Voici un admirable portrait de Victor Hugo, un superbe buste d'Edmond de Goncourt. Ailleurs c'est Lamartine, Alfred de Musset, Mme de Staël, l'exquise Mme de Girardin, la bizarre George Sand, la spirituelle et gracieuse Gyp (comtesse de Martel). Dans une autre salle, vous trouvez Alexandre Dumas, Legouvé, Pailleron, Ed. Drumont, Alphonse Daudet, Emile Zola, de fort curieux portraits de Balzac, et du même un puissant buste de marbre. D'autres bustes encore : Francisque Sarcey, le critique universellement connu ; Aurélien Scholl, l'étincelant chroniqueur ; Ludovic Halévy, auteur de l'Abbé Constantin ; Scribe, le fameux dramaturge ; Henry Rochefort, le célèbre polémiste. Je ne cite que les grands noms, les illustrations de premier plan.

Mais combien j'en pourrais nommer, qui brillent à un rang plus modeste, et n'en sont pas moins aimés du public. Vous avez lu quelque roman exquis, vous vous êtes laissé prendre en charme de quelques vers charmants. Leur auteur est jeune encore, n'a point acquis de grande renommée, ses traits n'ont pas été vulgarisés par l'objectif. Quelle délicate surprise quand vous découvrez soudain à l'exposition le portrait de l'écrivain aimé, et comme vous vous précipitez pour voir s'il répond à ce que

vous aviez rêvé. C'est presque aussi agréable que si vous l'aviez vu lui-même.

Eh bien, ces jouissances-là, vous les trouvez à chaque pas en cette exposition si réussie. Et l'on prend, à la visiter, une singulière estime, vous pouvez m'en croire, pour le cher pays de France qui a pu, en un siècle seulement, produire une telle pléiade d'écrivains parmi lesquels brillent, comme de nombreuses étoiles, les grands noms dont j'ai cité quelques-uns.

Jean Rival



POUR LES JEUNES

Il fait bien chaud, n'est-ce pas, amis lecteurs ? Vous allez me trouver bien courageux d'écrire par une température pareille ; mais n'allez pas m'en féliciter avant de savoir que, si je prends cette détermination, c'est pour être plus certain d'être accueilli au MONDE ILLUSTRÉ.

C'est que, par le temps qui court, nos chroniqueurs à la mode,—ceux qui ont une renommée et signent leur nom en toutes lettres,—sont sans doute à la campagne, aux eaux, voire même à l'Exposition de Chicago.

Pour quelques semaines au moins, ils ne pourront pas enrichir de leur contribution les colonnes de notre journal ; c'est donc à nous, les jeunes, les ignorés, à demander l'espace libre et à le remplir le plus agréablement possible. Et quand les déserteurs reviendront à leur domicile, ils voudront voir comment ils ont été remplacés ; ils briseront l'enveloppe des journaux qui se seront accumulés sur la table de leur bibliothèque, et, en nous lisant, ils auront sans doute un demi sourire exprimant beaucoup de pitié et un peu de dédain peut-être... Mais nous nous en vengerons de suite en leur disant qu'au moins nous avons été braves, puisque nous n'avons pas craint leur critique.

Et puis, quelques-uns d'entre eux peut-être nous rendront justice, ils se souviendront qu'eux-mêmes ont commencé comme nous, incertains de l'accueil qui leur serait fait et choisissant le temps où la matière se faisait plus rare au bureau de leur journal favori.

* *

Voilà le beau temps
Soyez-en sûrs
Voilà le beau temps
Pourvu qu'il dure
Voilà le beau temps
Pour les jeunes gens

Pardon, c'est le refrain d'une vieille chanson "La bonne femme aux prunes." Pas trop bonne, en somme, la chanson, mais le refrain était digne d'un meilleur sort ; de ce temps-ci, je le chante à tous les écoliers de ma connaissance que je rencontre. En effet, les collègues viennent d'ouvrir leurs portes toutes grandes pour faire sortir toute une nuée de jeunes, et je crois qu'on est au temps où notre Canada compte le plus d'heureux dans ses limites.

* *

Mercredi, le 21 juin, il m'était donné ainsi qu'à un grand nombre d'autres personnes, d'assister à une magnifique soirée dramatique et musicale au Séminaire de St Hyacinthe. La pièce choisie était du Rév. P. Longhaye S. J. Cette tragédie en vers, d'une déclamation difficile, fut cependant très bien rendue et j'en fais mon humble compliment à qui de droit.

Deux ou trois jeunes acteurs surtout se sont distingués. M. E. Darche, dans le rôle de "Comte Mokranowski," a maintes fois été applaudi. Ou je

me trompe fort, ou un expert en matière de théâtre dirait "qu'il a de l'étoffe."

* *

Je lisais dernièrement dans le MONDE ILLUSTRE qu'une certaine statistique démontre qu'il y a, au Manitoba, 21,000 jeunes gens non mariés et seulement 8,000 prétendantes à la couronne de fleurs d'oranger. Je me demande si, dans notre province, l'excédent n'est pas plutôt du côté des jeunes filles. Je le crois. Mais s'il en est ainsi, pourquoi donc nos agents colonisateurs ne mettent-ils pas un peu de leur zèle au service des deux partis ; ils leur feraient là un bienfait, car ce ne doit pas être bien drôle de vivre célibataires au Manitoba, pas plus que de vivre ici avec la crainte de rester vieilles filles.... Si l'on voulait s'entendre, tout irait bien. Avis aux intéressés.

* *

Une annonce de mariage, dans nos journaux canadiens, coûte, je crois, vingt-cinq centins, un écu pour du fashionable. Savez-vous que c'est bon marché, surtout si l'annonceur n'est pas obligé de garantir l'authenticité de ce qu'il fait écrire.

J'apprenais, il y a quelques semaines, par un de nos journaux de Montréal, que M. Henri X. avait conduit à l'autel Melle Elisabeth Z. Tiens, m'écriai-je, c'est mon cousin Henri qui en a fait des siennes, et sans me prévenir !... Je trouvais cela mal de sa part, et j'allais me fâcher tout rouge mais une minute de réflexion a suffi pour me calmer complètement. A vrai dire, il avait été on ne peut plus gentil ; il m'épargnait le trouble de lui faire tenir mes félicitations et puis, ma mince bourse n'aurait pas à s'amincir davantage pour y aller de mon petit cadeau de noces.... Décidément, me dis-je, mon cousin Henri est le plus aimable des cousins et il mérite bien d'être heureux avec l'Elue (sabeth) de son choix.

Ensuite ? allez-vous dire. Eh bien, lecteurs, ma colère première et ma satisfaction finale, tout cela n'avait pas raison d'avoir été....

Henri n'est pas plus marié que moi-même ! Le tout est une farce montée par un *homère* de ses amis et leur cercle d'étudiants a dû bien se réjouir, mais moi, je ne suis pas si content, car je ne suis plus sûr si Henri, quand il se mariera pour tout de bon, m'épargnera encore en oubliant de m'envoyer une carte de faire part.

Et puis, Melle Elisabeth Z....., je serais curieux de savoir comment elle a goûté la mystification !!!

* *

Au moment de finir mon article, il m'arrive un bienheureux message.—L'on m'envoie un remplaçant ! J'ai douze jours de vacance devant moi.... Quelles belles promesses ne me font-ils pas, ces jours de liberté ? Que de figures connues et aimées, que de lieux tant de fois hantés par ma pensée errante, ils vont me permettre de revoir !

Oui, j'aurai bien des plaisirs, je n'en doute pas, mais il en est un que j'ai rarement goûté, celui de la vengeance assouvie—et il va être mien !.... Enfin....

O vous, qui vous dites mes amis et qui n'avez pas voulu, pendant un chômage de trois semaines, me sacrifier une seule de vos journées, voilà comment à mon tour "je sais oublier."

Pedro.

L'amour du bien est un principe du bonheur.—ALBERT FERLAND.

La mesure d'un peuple est donnée, comme celle d'un homme, par ses plaisirs plus encore que par ses besoins. Le besoin s'impose, le plaisir se choisit. Aussi est-ce une école de misanthropie que les rues d'une grande ville le soir.—PAUL BOURGET.



Nous avons reçu un bulletin fort intéressant du recensement du Canada, celui qui porte le No 16 et contient des statistiques des aliénés, des sourds-muets et des aveugles.

* *

Parmi tous nos jeunes compatriotes qui reviennent chaque jour de Paris, après y avoir puisé les trésors des sciences médicale et autres, il en est un dont nous avons salué le retour avec un redoublement de satisfaction et d'espoir.

M. le Dr Adrien Ouimet, après avoir pratiqué durant sept ans, à Salaberry de Valleyfield, et passé deux ans et demie dans les facultés de Paris, vient de s'installer parmi nous, au No 129, rue Saint-Denis. Bienvenue !

* *

Je viens de recevoir le pimpant volume, *La cité de Sainte-Cunégonde*, de Montréal, notes et souvenirs par notre collaborateur bien connu, M. E.-Z. Massicotte. Je ne l'ai pas encore suffisamment parcouru pour en donner une appréciation définitive maintenant. Tout de même, je puis en recommander la lecture à nos lecteurs. L'édition est presque épuisée, et ceux qui voudraient en avoir une copie doivent s'adresser à l'auteur, le plus tôt possible. Prix de l'ouvrage, relié et illustré : 50 centins.

* *

L'Impartial, c'est le nom d'un nouveau journal qui nous arrive. Cette jeune gazette nous est particulièrement sympathique, parce qu'elle vient nous apporter des nouvelles spéciales et locales de nos frères Acadiens de l'île du Prince-Edouard. *L'Impartial* a l'honneur d'être le premier journal publié en français dans cette partie du pays.

L'Impartial est imprimé et publié par M. Buote, à Tignish, un centre français assez important. Il veut donner à nos compatriotes de langue française le bon exemple d'une absolue indépendance en politique, dévouant ses efforts éclairés à l'avancement des intérêts acadiens-français.

Nous lui souhaitons cordialement plein et durable succès.

* *

M. le Dr Pelletier, secrétaire du Conseil d'Hygiène de la province de Québec, nous communique des renseignements qui sont de nature à nous réjouir beaucoup et avec nous tous ceux qui s'intéressent à la santé publique.

Ces renseignements ont rapport à la mise en opération d'une loi provinciale qui confie au Conseil d'hygiène un service de statistiques mortuaires, indiquant les causes de la mortalité, le nombre des décès, etc.

Pour montrer l'importance de ce nouveau service nous ne croyons pas mieux faire que de citer quelques-unes des considérations de monsieur le secrétaire lui-même :

" Ces données statistiques seront une base de recherches et d'étude pour le Conseil d'hygiène et lui permettront souvent de pouvoir indiquer aux municipalités les moyens de réduire, par l'application des règles de l'hygiène, le chiffre de leur mortalité qui, souvent, est excessive. (Quinze municipalités ont eu au-delà de cinquante décès par mille âmes de population, en 1890).

" Mais c'est surtout au point de vue des maladies contagieuses que ces certificats seront précieux pour le Conseil. A la fin de chaque mois, le Conseil d'hygiène aura le nombre exact de décès causés dans la province par chacune de ces maladies et il pourra ainsi intervenir à temps pour prévenir une épidémie par l'application immédiate et rigoureuse de ses règlements relatifs à l'isolement et à la désinfection.

" Le Conseil compte sur la profession médicale pour lui fournir les éléments d'une statistique fidèle et exacte et il se croit d'autant plus sûr de ce concours que la lacune qui existait jusqu'ici dans notre législation a souvent attiré l'attention du corps médical."

* *

PETITE POSTE EN FAMILLE.—M. J. O. Lamert, Montréal.—Serions heureux de publier, mais nous craignons le ton de réclame trop prononcé, surtout pour le sujet accessoire. Et puis, nous ne disposons point d'assez d'espace pour tant de matière. Si vous voulez reprendre et condenser le tout, à la bonne heure.

M. Régis Roy, Ottawa.—Acceptée, votre jolie nouvelle locale et intéressante : pour bientôt. *Une mauvaise prise* paraît aujourd'hui même : LE MONDE ILLUSTRE n'a pas voulu en céder le bénéfice.

JULES SAINT-ELME.

NOS GRAVURES

UNE RÉSIDENCE D'ÉTÉ

Le chemin Saint-Pierre, près du pont du C.P.R., à Lachine, devient un coin de terre de plus en plus à la mode pour ceux qui cherchent l'ombre et la fraîcheur aux beaux jours d'été.

LE MONDE ILLUSTRE, qui tient à honneur de familiariser ses nombreux lecteurs avec toutes les parties intéressantes de notre pays, a choisi, pour illustrer cette attrayante région, une vue d'une résidence d'été magnifique.

Cette jolie villa, prototype de nombre d'autres qu'on admirera plus tard en ces parages, est la propriété de M. F. B. Lafleur, de la banque Jacques-Cartier, un de nos financiers heureux de la ville de Montréal.—J. St.-E.

EXPOSITION COLOMBIENNE : LA GRANDE ROUE FERRIS

Comme on fait tout gigantesque à l'Exposition de Chicago, un ingénieur, M. Geo. Ferris, de Philadelphie, y a émis et réalisé l'idée d'un carroussel monstre.

C'est un mécanisme extraordinaire portant, suspendus en pendules, trente-six chars capables de contenir quarante personnes chaque.

Dans une seule de ses révolutions, la roue énorme enlève donc à la fois quatorze cent quarante individus jusqu'à une hauteur de deux cent cinquante pieds en l'air, procurant à chaque passager le spectacle d'un panorama magnifique et la sensation particulière d'une ascension en ballon.

L'installation est, paraît-il, complète dans tous les détails et d'une sécurité absolue.

Cette invention, toute de fantaisie pourtant, fait grand honneur à son auteur.—J. St.-E.

LA FEMME

L'avenir n'aura vaincu le passé que le jour où il aura mis la femme de son côté. Jusque-là, il ne mérite pas la victoire.

Les erreurs de la femme viennent presque toujours de sa croyance au bien ou de sa confiance dans le vrai.

Les défauts des femmes viennent de leur faiblesse et de leur sensibilité. Les défauts des hommes viennent de leur égoïsme et leur dureté.

Ce qui fait qu'on peut pardonner à beaucoup de femmes de n'avoir pas le sens commun, c'est que, chez elles, c'est le cœur qui est le fou de la maison.

LA DOUCE MÈRE

En feuilletant à l'aventure
Un de ces chers cahiers d'enfant
Où la maladroite écriture
S'étale d'un air triomphant,

Entre une règle de grammaire
Et des portraits aux yeux hagards,
Une ligne : " La douce Mère "
Captive soudain les regards :

A ce titre étrange et suave,
On sent lentement rajeunir
L'âme où, comme une ancienne épave
Qui flotte au fond du souvenir,

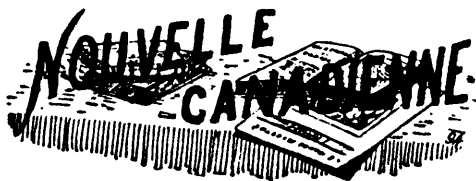
Un rythme confus entrecois
La cassideh de l'Yémen
Avec la ballade hongroise
Et les vieux contes d'Andersen....

Première ébauche de poète ?
Élan d'un romancier futur ?...
Qui sait !... Mais ce qui vous arrête
Sur ces trois mots remplis d'azur,

C'est que, sans modèle et sans maître
Pour guider les doigts hésitants,
Seul l'amour naïf les fit naître !
Au cœur d'un bambin de sept ans.

Andersen

Paris, 1893.



UNE MAUVAISE PRISE



Le 6 novembre 1744, la goëlette du roi, la *Marie*, sous le commandement du sieur Salaberry, sortait du port de Rochefort, France, et faisait voile pour Québec, portant des ordres du roi au gouverneur de la Nouvelle-France, M. de Beauharnois.

La journée était belle, augure favorable pour le voyage qui commençait. Un

bon vent de terre enflait les voiles du navire et l'emportait rapidement vers la haute mer. Il passa entre les îles d'Oléron et de Ré, et bientôt après, la terre ferme, la France, n'apparut plus que comme une ligne bleuâtre à l'horizon.

Pendant plusieurs jours, la goëlette fut favorisée d'un vent magnifique et filait ses huit nœuds à l'heure, réjouissant le cœur du capitaine et des matelots.

—Si ça continue, se disaient-ils, nous ferons une traversée remarquable, en ce qu'elle sera rapide.

Sept jours plus tard, une tempête qui dura trois jours retarda beaucoup la marche du navire ; mais le 10 novembre, le mauvais temps ayant cessé, l'on put déployer les voiles qui avaient été carguées. Le 19, comme l'on approchait du grand banc de Terre-Neuve, le capitaine fit jeter la sonde, et lorsque le fond fut trouvé, dans quatre-vingts brasses d'eau, tous les matelots s'écrièrent :

—Vive le roi !

C'était un usage parmi les marins, quand on trouvait fonds après une traversée.

La *Marie* venait d'entrer sur le grand banc, quand le doyen des matelots demanda au capitaine la permission de procéder au baptême de quelques matelots. C'était aussi l'usage alors, parmi les marins, de baptiser ceux qui n'avaient pas passé par là ; on n'en exceptait personne, et l'on faisait jurer à tous ceux qu'on baptisait de ne jamais manquer de baptiser eux-mêmes ceux qui ne l'auraient pas été, quand ils se trouveraient avec eux au passage où cette cérémonie doit être observée.

Des matelots placèrent une cuve pleine d'eau au milieu du pont, et puis trois ou quatre autres prirent un des catéchumènes par les jambes et par les bras, et lui trempèrent une certaine partie du corps dans la cuve ; enfin, ils le laissèrent malicieusement dedans, les pieds en haut, et, pendant qu'il se tournait et faisait des efforts pour s'en retirer, d'autres lui jetèrent cinq ou six seaux d'eau sur le corps, et cette cérémonie finit par de grands éclats de rires. Tous les catéchumènes la subirent.

Le navire longea l'île de Terre-Neuve, côtoya les îles Saint-Pierre entre les caps Nord et Ray, entra dans le golfe Saint-Laurent, le 22 novembre. En passant près des îles aux oiseaux, Salaberry envoya un canot chercher des œufs. Le bateau revint peu après avec beaucoup d'œufs de différentes sortes, ce qui varia agréablement le menu du bord. Le 24, la goëlette laissait à tribord l'île d'Anticosti, qui est à l'embouchure du fleuve et à moitié de sa largeur, et à babord, au sud, le cap des Rois.

Encore deux jours ou à peu près, et si rien de fâcheux n'arrivait, l'on verrait Québec, le terme du voyage, avec satisfaction.

Tout l'équipage était de bonne humeur à cette pensée, et plus d'un chantait gaiment la gloire du drapeau blanc fleurdelisé. Le capitaine se promenait sur le gaillard d'arrière. Il songeait, tout en écoutant chanter ses matelots, que peut-être, le plus difficile de son voyage serait ce qui lui restait à faire. Le beau temps dont il avait joui le surprenait, car ce n'était pas une époque où il devait s'attendre à un beau temps continu. Mais si cette bonne fortune ne durait pas ? Car, dans la région où il se trouvait, une brume épaisse, une tempête de neige, un coup de vent—dangers nautiques redoutables—pouvaient surgir dans quelques heures, surtout en automne, et sa connaissance de la navigation du Saint-Laurent, ne l'en pourrait garantir qu'imparfaitement.

Qu'aurait-il pu faire au sein d'une tourmente de neige, d'une épaisse brume ou d'un violent coup de vent ? Aller lentement et sonder. Et encore, à moins d'avoir l'hydrographie du fleuve dans sa tête, ce qui était difficile, pour ne pas dire, impossible, la situation serait très précaire. Les cartes marines d'alors n'étaient pas bonnes ; elle étaient faites à dessein pour tromper les Anglais et les Espagnols dans les mains desquels elles tombaient, et ces gens s'y fiant trop, faisaient souvent de beaux naufrages.

Le plus prudent était de mouiller où l'on se trouvait, ou dans la baie la plus voisine et la plus sûre, et attendre la fin de la tempête.

A tous ces dangers que n'amoindriait aucun système de bouées, phares, lumières flottantes, etc., un autre était venu s'ajouter depuis quelque temps.

Le 9 octobre de la même année, Gilles Hocquart, le onzième intendant de la Nouvelle-France, écrivait de Québec, au ministre, à Paris, sur la nécessité urgente d'avoir deux frégates pour escorter les bâtiments de commerce du Canada à l'île Royale, car le Saint-Laurent était plus dangereux à naviguer à cause des corsaires anglais, et l'on croyait que trois navires français avait été capturés.

Le mois suivant, en novembre, le 7, Hocquart mandait au ministre l'arrivée du *Trois-Marie*, chargée de 2,000 quintaux de farine, après avoir échappé aux Anglais. Salaberry connaissait aussi la présence des Anglais dans ces eaux, et toutes ces choses lui faisaient demander à Dieu de lui accorder un temps favorable pour le reste du voyage.

Il en était à ces réflexions, quand la vigie annonça :

—Voile à babord !

Instantanément, les chants cessèrent, et les gabiers grimperont jusqu'à la hune de misaine afin de mieux voir ce qu'était la voile signalée. Le capitaine l'ayant bien examinée, vit une corvette anglaise bien armée, qui venait vers lui en droite ligne.

—C'est l'Anglais, mes enfants, dit-il à l'équipage. Nous ne fuirons pas devant lui, quoiqu'il soit plus fort que nous. Branle-bas général !

Cet ordre fut reçu aux cris de : "Vive le roi ! Vive la France !"

—Voile à tribord ! annonça la vigie.

Tous les regards cherchèrent la nouvelle voile

qui entra en scène, quand la vigie cria encore : "Autre voile à tribord" Les deux derniers navires signalés étaient ennemis.

Trois contre un. Cela devenait excitant. Que déciderait le commandant ? Serait-il encore pour le combat ? Les marins, eux, étaient prêts à combattre, malgré la force numérique de l'adversaire.

Il répugnait à Salaberry de fuir. Fuir devant l'Anglais, c'est ce qui ne lui était jamais arrivé. Il aurait préféré se battre et vaincre ou mourir, mais les instructions reçues lui défendaient de s'engager dans aucune action douteuse.

Il résolut donc, à contre-cœur, de fuir, et son équipage, désappointé, reçut l'ordre :

—Toutes voiles dehors !

Deux des vaisseaux anglais naviguaient pour l'intercepter, le troisième restait en arrière pour couper la retraite. Salaberry voyant cette manœuvre, se dit :

—Allez ! courez, mes braves ! Je ne crois pas que vous puissiez rejoindre la *Marie*,—qui file à vent arrière ; comme la mouette qui rase l'onde de son vol rapide,—si l'un de vous me rejoint, je lui ferai la partie chaude, et si le deuxième n'arrive pas trop tôt à la rescousse du premier, mes amis, vous pourriez bien subir le sort des trois Curiaques.

Mais le navire français augmenta peu à peu la distance qui le séparait de l'ennemi, et l'on ne vit plus, après quelques heures, les corsaires que comme des points noirs, qui s'effacèrent aussitôt.

Le 26 novembre, dans l'après-midi, la goëlette arrivait dans la rade de Québec.

Le capitaine se rendit aussitôt auprès du gouverneur, lui portant les ordres du roi et des dépêches de France.

MM. Duquesnel et Bigot avaient demandé, à plusieurs reprises, des vivres pour l'île Royale. Après délibérations, il fut décidé d'envoyer Salaberry, avant la fin de la navigation, dans le Saint-Laurent, fin qui ne pouvait être éloignée.

L'on s'empressa donc de prendre à bord la cargaison nécessaire, et, chargé de lettres et de documents importants pour le gouverneur de l'île, le navire leva l'ancre le 4 décembre pour son nouveau voyage.

Le beau temps avait disparu. Le vent n'était plus favorable ; il fallait louvoyer. On n'avancait qu'avec difficulté. Le 8, cinq jours après le départ de Québec, dans la matinée, une brume épaisse couvrait le fleuve. On arrivait au golfe. La vigie planait au-dessus du brouillard et pouvait distinguer la côte de la Gaspésie. Elle voyait les arbres se balançant mollement sous une brise froide, mais aucune voile à l'horizon, et de temps en temps elle répondait aux questions adressées du pont.

Le fleuve était désert.

—Il n'y a que nous dans ces parages, se disait la vigie, scrutant, fouillant du regard les alentours.

Elle se trompait. Il y avait, à ce moment, un corsaire anglais caché tout près de la falaise gaspésienne, ayant couvert le haut de ses mâts dépassant la brume, de branches de pins, et la vigie, n'y voyant que des arbres qui se confondaient avec les arbres de la côte, ne pouvait s'imaginer la ruse de l'ennemi. Au moment où les Français ne se doutaient pas du danger, il était tout près d'eux.

Ramant sans bruit, quatre grandes embarcations, montées par des Anglais, s'étaient approchées de la goëlette. Tout à coup, partit de la proue, un cri terrible :

—Aux armes ! les Anglais !

Les marins français se précipitèrent à l'avant pour repousser cette attaque inopinée, mais des voix ennemies leurs répondirent avec insolence des quatre parties du bâtiment, de la poupe à la proue, en même temps que les Anglais se jetaient sur le pont.

Une lutte terrible s'engagea. Point de quartier. Les Français, revenant vite de leur surprise, se battaient comme des lions, mais ils durent succomber devant la force supérieure de leurs ennemis. Il y eut beaucoup de tués et blessés. La brume s'élevait lentement, et les rayons blafards du soleil donnaient un aspect sinistre au pont du navire ensanglanté. . . . L'on ne s'était emparé de Salaberry qu'en se jetant en masse sur lui et l'écrasant sous le nombre. Après le combat le bâti-

timents anglais approcha de la *Marie* et prit à son bord les blessés anglais et français, ainsi que plusieurs prisonniers. Salaberry, un mousse, le cuisinier et un matelot français furent laissés sur la goélette, sous la surveillance de douze Anglais et d'un lieutenant.

La traversée du golfe dura trois jours, puis l'on mit le cap sur la Nouvelle-Angleterre. Les Anglais n'avaient pu découvrir les dépêches que portait la *Marie*. Ils les cherchèrent en vain. Ils tentèrent, à plusieurs reprises, de connaître où le capitaine les avait cachées, mais celui-ci refusait de parler. On lui offrit même de l'or. Oh ! le regard qu'il leur lança alors ! Et comme ils revenaient à charge avec de plus belles promesses, une idée lui vint, et il leur demanda quelques heures de réflexion. Durant ce temps il put souffler quelques mots au petit mousse et sur un signe de ce dernier marquant qu'il avait compris, Salaberry se rendit auprès du lieutenant et lui annonça qu'il acceptait ses offres en échange des dépêches convoitées.

Les Anglais, lors de la capture de la goélette, n'ayant pu trouver les dépêches que devait porter son commandant, avait gardé celui-ci sur ce navire afin de le gagner à trahir sa patrie, en vendant pour de l'or ces papiers où ils croyaient, avec raison, pouvoir découvrir l'état réel de la Nouvelle-France. Ils sauraient ensuite où frapper mortellement la colonie chancelante.

Le lieutenant fut donc tout joyeux lorsqu'il vit le Français se rendre. Il envoya quatre matelots avec Salaberry à la suite aux câbles, où ce dernier disait avoir caché les papiers. Il fit d'abord enlever certains câbles, leur dit d'ôter un bout de plancher et qu'ils trouveraient là ce qu'ils cherchaient ; puis il remonta sur le pont, et, vivement, ferma l'écoutille. Il se dirigea ensuite vers sa cabine qu'occupait l'officier et, se jetant sur lui, il le terrassa, le baillonna, le lia et le laissa dans sa cabine.

Les trois Français, voyant leur capitaine revenir seul sur le pont et fermer l'écoutille, s'élançèrent vers le gaillard d'avant et y barricadèrent trois Anglais qui s'y trouvaient. Avant que les autres matelots pussent offrir aucune résistance, les Français s'en rendirent maîtres.

Les quatre Français étaient donc encore maîtres de la goélette. Pour combien de temps le seraient-ils ? Leurs ennemis ne forceraient-ils pas leurs prisons avant d'amener le navire à bon port ?

Le soleil, depuis quelques heures, avait disparu là-bas dans les eaux du golfe. La *Marie* était à environ dix milles des côtes de l'île Royale, vis-à-vis Louisbourg, dont on apercevait même la lumière du phare. Dans une heure et demie, l'on pouvait espérer y arriver. Salaberry posta un homme au gaillard d'avant, avec des pistolets, afin de tuer le premier Anglais qui tenterait d'en sortir. Il en plaça un autre avec une hache d'abordage près de l'écoutille fermée. Pour lui, il tint la barre du navire.

Le feu de la lanterne devint plus brillant à mesure que la goélette en approchait, et quand elle passa dans son cercle lumineux, le drapeau fleurdelisé battait noblement dans la brise du soir. Le mousse venait de descendre les couleurs britanniques et les remplacer par celles de la France.

Le 7 octobre 1746, MM. de Beauharnois et Hocquart écrivaient, de Québec, au ministre, touchant le voyage de la goélette *Marie* commandée par le Sr Salaberry et ils firent l'éloge de ce dernier.

Michel Salaberry est, je crois, le premier du nom qui vint en Canada. Il épousa le 14 mai 1735, à Québec, Marie Catherine Rouer, veuve de Michel Drouard ; elle mourut à Québec en 1740. Il épousa ensuite à Beauport, le 30 juillet 1750, Madeleine Louise Juchereau ; par cette union, il est l'aïeul du « héros de Châteauguay ».

Il fut officier sur la frégate *L'Anglésea*, en 1750, et capitaine de la flûte le *Chariot Royal*, en 1752.

La goélette *Marie*, quelques années plus tard, fut souillée par la main des corsaires, qui la pillèrent, à Louisbourg.

Ottawa, 1893.

RÉGIS ROY.

A PROPOS DE LA STATUE DE JACQUES CARTIER

Dans un dernier numéro, nous avons publié, outre la photographie de la splendide statue, les portraits de MM. Dagenais, maire de Saint-Henri, et de M. Vincent, sculpteur. C'était l'intention du journal de publier en même temps les portraits que nous donnons aujourd'hui, mais le photographe ne put nous livrer les copies assez tôt.



M. T. AQUIN, promoteur de l'idée

Comme on l'a vu par un précédent article, MM. T. Aquin et J. Giroux ont eu leur grande part dans cet acte de patriotisme, car M. Aquin est le promoteur de l'idée et M. Giroux le président du comité d'organisation.



M. J. GIROUX, président du comité d'organisation

Nul doute que nos lecteurs ne nous en voudront pas du retard, mais qu'ils sauront faire la part des circonstances imprévues.

AUX PIEDS DE N. D. DE BONSECOURS

(Voir gravure)

N. D. R. — Nous empruntons à notre excellent confrère *La Croix de Montréal* l'article suivant pour accompagner notre illustration du nouveau dôme à N. D. de Bonsecours.

Vous n'êtes pas encore allés, lecteurs mes amis, au sommet de la tour qui vient de s'élever dans

les airs au-dessus du vénérable sanctuaire de Bonsecours ?

Ne vous privez pas plus longtemps de cette satisfaction rare. Faites au plus tôt l'ascension de ce monument nouveau. C'est un régal de l'œil et du cœur. Je vous le recommande fortement, après l'avoir dégusté moi-même.

C'est si facile, à présent, de se procurer ce plaisir. Maintenant, la tour de Notre-Dame de Bonsecours est accessible au public.

Un ascenseur, fonctionnant à merveille, et on ne peut plus sûr, vous prend à la porte même de la sacristie, pour vous déposer doucement au seuil de la chapelle aérienne.

Vous pénétrez là, d'abord, dans ce mignon sanctuaire : un véritable petit nid de piété, suspendu à une centaine de pieds en l'air.

Il y place là pour une cinquantaine d'assistants, à part l'officiant et sa suite ; cent cinquante, peut-être, pourront suivre l'office, en ouvrant toutes les fenêtres qui donnent sur la galerie de pourtour.

La chapelle aérienne de N. D. de Bonsecours, sera consacrée dans quelque temps par Mgr l'archevêque de Montréal.

M. Beaulieu, peintre décorateur, a donné à l'intérieur de ce charmant sanctuaire un fini parfait.

Au niveau de la chapelle, déjà la vue s'étend au loin et l'air que nous respirons à pleins poumons est frais et parfumé par les senteurs de l'eau, montant du fleuve juste à nos pieds.

Mais si nous gravissons les degrés de l'escalier serpentant autour de la chapelle, au-dessus du toit de Bonsecours, et atteignons le spacieux kiosque qui s'ouvre dans la rotonde juste au-dessous de la statue, c'est là que l'atmosphère devient délicieuse et le panorama exquis. C'est toute la ville vue en détails, c'est l'animation du port se déployant à nos pieds, c'est surtout le fleuve roi exhibant à perte de vue ses deux rives magnifiques.

Au-dessus de nos têtes se dresse la madone, colossale, imposante et qui étend sur le fleuve et la ville son égide protecteur.

Si l'on est ravi de jouissance dans le bien-être de ces hauteurs, on se sent bien petit aux pieds de la vierge d'airain qui nous couvre de son ombre.

Gagné par le charme de ces lieux et du spectacle qui nous y est offert, on hésite à les quitter. Et lorsqu'on s'en éloigne enfin, encore dans l'admiration, on ne peut s'empêcher de penser : c'est la consécration d'une haute pensée nationale, cette apothéose de N. D. de Bonsecours.

Maisonnette, Olier, De La Dauversière, Marguerite Bourgeoys et tous les illustres fondateurs de Ville-Marie doivent tressaillir d'allégresse en voyant que leurs enfants ont songé à glorifier ainsi la Vierge-Mère, première et principale protectrice de notre ville.

Le dévoué messire Lenoir, p. s. s. qui a pris l'initiative de ce monument ; les artistes qui l'ont exécuté ; nos concitoyens qui ont fourni et fourniront les derniers qu'il a coûtés, ont fait là une œuvre pieuse et patriotisme.

C'est ce que raconteront à ceux de l'avenir les traditions reconnaissantes de la Religion et la Patrie.

PAT-RIOTT.

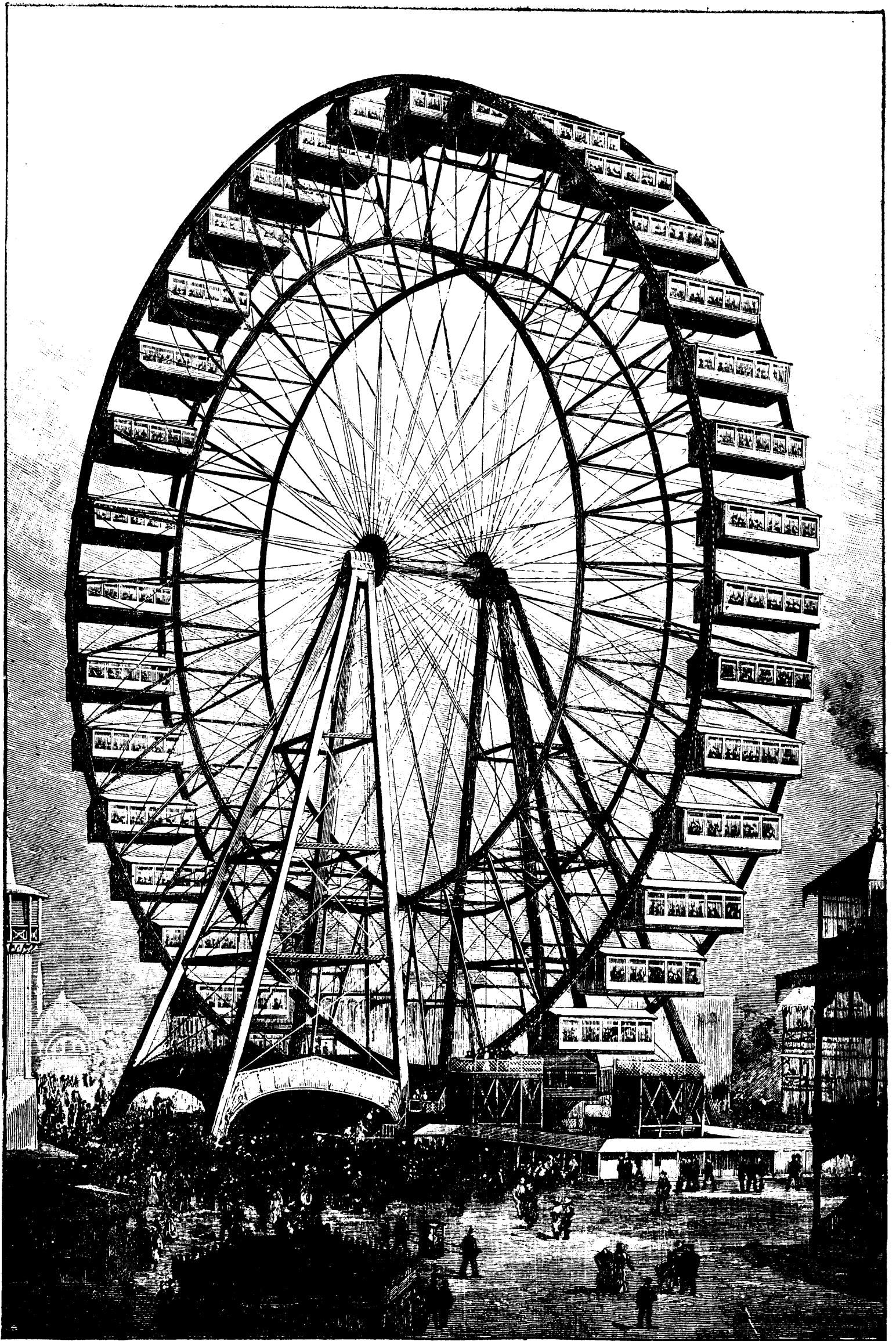
NOTES ET IMPRESSIONS

Le sage pense beaucoup, pèse bien ce qu'il pense et n'exprime que ce qu'il pense bien. — ALBERT FERLAND.

Régler son imagination, c'est tarir la source de ses espérances. — CHATEAUBRIAND.

Il faudrait étudier dans l'enfant l'origine des sociétés. L'enfant, c'est l'humanité qui commence ; ce sont les premiers hommes. — E. et J. de GONCOURT.

Les nuits d'insomnie, il semble qu'on ait sur les yeux, en guise du voile épais de l'ombre, une gaze claire à grands trous par lesquels les visions, les souvenirs, les inquiétudes, tout ce qui subsiste de la vie dans le rêve entre avec des clartés gênantes. — Mme ALPHONSE DAUDET.



L'EXPOSITION COLOMBIENNE. — LA GRANDE ROUE FERRIS ; 200 PIEDS DE DIAMÈTRE ; PORTANT 36 CHARS A 4) SIÈGES PAR CHAR



LACHINE.—UNE RÉSIDENCE D'ÉTÉ, SUR LE CHEMIN ST-PIERRE



MONTREAL.—LE DOME DE N. D DE BONSECOURS, VUE PRISE DU PORT



MONTREAL. — UN DÉTACHEMENT DES ZOUAVES PONTIFICAUX CANADIENS AUX FÊTES DE LA SAINT-JEAN-BAPTISTE
Photographies J. N. Laprés—Photogravures Armstrong

PLUS MALIN QUE SATAN

LÉGENDE



Un jour, le diable était assis sur une pierre le long d'un chemin isolé et semblait être bien triste. Il reposait la tête dans ses mains, fixant la terre devant lui, le visage bouleversé, bref il paraissait tout à fait découragé.

Voilà qu'arrive la vieille Londine, la diseuse de bonne aventure, ou la sorcière comme on la nommait dans

le village.

— Hé bien Maître ! dit-elle en apostrophant satan, tu parais bien triste aujourd'hui ! Qu'y a-t-il ?

— Je crois que j'ai bien de quoi être triste ! Travailler de la sorte, et ne rien gagner encore.

— Comment cela ? dit Londine.

— Connais-tu ce vieux couple là-bas ? Et le diable indiquait une ferme à quelques arpents de lui.

— Le vieux et la vieille de là-bas ? Si je les connais ? ...

— Un beau couple et bien paisible, hé ! grinçait tristement le démon.

— Oh ! ce n'est que cela qui t'embarrasse ! s'écriait la sorcière en riant. Vraiment une vieille paire bien accouplée ; et cela ne voudrait te permettre de te mêler de leurs affaires !

— C'est justement cela ! J'ai travaillé depuis leur union, il y a près de quarante ans de cela, pour semer la discorde entre eux, mais je n'ai pu réussir jusqu'à présent. Je n'aimerais pourtant pas abandonner l'entreprise, après tant de peines ; cependant je commence à désespérer.

— Que me donneras-tu si je fais la besogne pour toi ? demanda Londine, d'un ton railleur.

— Tu mettras la discorde entre ces bons vieux !

— Oui, moi, je le ferai.

— Combien penses-tu qu'il te faudra de temps pour cela ?

— Oh, un ou deux jours.

— Tu ferais en si peu ce que je n'ai pu faire en quarante ans ?

— Oui ! Oui ! ricanait la vieille sorcière, pour montrer au diable, qu'il y a sur la terre du monde plus fin que lui.

— Si tu sais faire ce que tu dis je te ferai cadeau d'une paire de nouvelles pantoufles.

— Accepté ! dit la vieille pécheresse. Maintenant c'est jeudi. Reviens samedi à midi avec les nouvelles chaussures. N'oublie pas de les apporter.

Ce disant, la vieille Londine s'en va en clopinant et méditant sur les moyens à prendre pour exécuter la commission du diable. Le lendemain, vendredi matin, elle se rend à la ferme pour tenter sa fortune comme elle l'appelle. Tout était là selon ses désirs. Elle trouve la bonne fermière seule, pelant des pommes de terre pour le dîner, tandis que le mari travaille au champ, à environ un mille de là. Londine, s'approchant de la ménagère lui souhaite le bonjour et s'annonce en disant :

— Je suis la vieille Londine, la diseuse de bonne aventure du village. Peut-être aimeriez-vous faire dire votre avenir ?

— Je n'ai rien à faire avec des diseurs de bonne aventure, sors bien vite, ou je te montrerai le chemin.

— C'est justement comme je m'y attendais, dit Londine ; parce que je suis une diseuse de bonne aventure, l'on n'ose pas m'écouter et l'on me met à la porte. Ne devrais-je pas avoir prévu que vous me traiteriez ainsi ? Si vous ne voulez pas m'écouter, souffrez-en donc les conséquences. En disant cela, elle se tournait pour quitter la maison.

— Bien qu'as-tu à dire ? demanda la femme, en rappelant la sorcière.

— Rien, si vous ne l'aimez pas, répliqua Londine, d'une voix aigre. Pourtant je ne venais pas pour me fâcher, quoique je susse presque d'avance comment on me traiterait. Je venais simplement vous dire la vérité, que vous l'aimiez ou non.

— Eh bien ! Qu'y a-t-il ?

— Il vous surviendra bien des misères, et tout ce que je puis dire, c'est qu'elles viendront bientôt, votre mari vous les apportera et il n'y a qu'un seul moyen pour vous en tirer saine et sauve.

— Quel est ce moyen ? demanda l'autre, d'un ton craintif.

— C'est un moyen bien bizarre auquel vous n'ajouterez peut-être pas foi, mais n'importe. Le voici : quand votre mari dort profondément, il faut prendre son rasoir et couper un poil de son gosier ici ; la sorcière indique la place sur sa propre gorge pour la montrer à la fermière. S'il n'en résulte aucun bien, en tous cas cela ne fera pas de tort, dit la vieille femme. Précisément ; mais ce sera pour le mieux si vous agissez le plus tôt possible.

Elle s'en allait ensuite ; mais la vieille femme la rappela en demandant combien elle exigeait pour ce service.

— Rien du tout. Je vous le dit par pure affection. Que le bon Dieu vous préserve de tout malheur.

Quand la sorcière passa la barrière, elle se frottait les mains, se disant à elle-même :

— Jusqu'ici mon affaire va à merveille. Maintenant, au vieux.

Elle prit un chemin détourné pour ne pas éveiller de soupçon.

— Monsieur, je viens par ici à dessein, dit la vieille Londine, pour vous avertir du danger qui vous menace.

— Qui es-tu ? demanda brusquement le fermier.

— Je suis la vieille Londine, la diseuse de bonne aventure.

— Je n'ai rien à faire avec toi, va ton chemin, et laisse-moi tranquille ; puis il lui tourna le dos pour continuer son ouvrage.

— Je ne viens pas pour vous dire votre avenir, répliquait Londine, mais seulement pour vous prévenir d'un certain danger.

— Va-t-en ! Je ne veux plus entendre une seule parole.

— Soit ! Qu'on t'assassine donc ; peu m'importe, dit-elle, en s'éloignant brusquement.

— Assassiner ! Qui est-ce qui parle d'assassiner ?

— C'est moi, et je ne suis pas la seule.

— On me tuera, dis-tu !

— Oui ! vous.

— Qui voudrait me tuer ?

— Nul autre que votre femme.

— Tu es une menteuse ; sois confondue ! s'écriait l'homme, presque furieux.

— Eh bien ! le temps l'apprendra. J'entendais le monde dire cela, et j'ai pensé qu'il serait prudent de vous en avertir. Vous feriez bien d'avoir l'œil sur votre femme et de l'éprouver en tous cas.

— Comment ! Elle voudrait m'assassiner ? et pourquoi ?

— On dit qu'elle veut essayer de vous couper la gorge avec votre rasoir, pendant que vous dormirez ; et cela, à la première occasion qui se présentera. Pourquoi veut-elle faire cela, je l'ignore.

— Je vais voir ; dit le fermier, maussadement, et si tu as calomnié, tu auras affaire à moi.

— Je ne dis que ce que j'ai oui dire ; examinez par vous-même et vous verrez. Bonjour, monsieur.

Après quoi, Londine partit, se disant :

— A la bonne heure ! le vieux est aussi dans de bonnes dispositions ; j'aurai bientôt mes souliers.

Quand le fermier vint chez lui, à midi, pour prendre son dîner, il épiait sa femme strictement, et voyant qu'elle le regardait de temps en temps furtivement avec défiance, il devint soupçonneux, et il commençait à parler et à agir avec aigreur. Ah ! pensait l'épouse je vois déjà venir l'orage. Après le dîner, le mari se coucha comme d'habitude pour prendre son somme, mais cette fois-ci pour éprouver sa femme. Ayant fermé les yeux il fit semblant de dormir fortement. Sa femme continua son ouvrage ordinaire après le repas jusqu'à ce qu'elle le crût profondément endormi. Alors elle se rendit dans l'appartement de son mari et pour s'assurer s'il était assez bien endormi afin de pouvoir exécuter l'opération, elle renversa volontairement une chaise mais le ronflement ne fut pas interrompu. Elle s'approche alors prudemment

du bureau, l'ouvre avec précaution, en ôte le rasoir, et l'ayant dégainé, se dirige sur le bout du pied vers son mari. Elle se courbait sur lui tenant en main le rasoir pour couper le poil fatal, quand à sa plus grande surprise, l'homme se lève en sursaut, la prend par la main, le rasoir tombe à terre, ensuite, dans sa fureur il lance sa femme dans un coin de la chambre.

Et le bruit court que depuis cet instant les deux vieux n'ont plus eu un moment de paix ou de repos, et qu'ils ont été obligés de se séparer.

Le lendemain, vers midi, la vieille sorcière était sur le chemin près de la ferme et le diable l'attendait sur la même pierre où il l'avait attendue deux jours auparavant. Quand satan la vit, il grimpa pardessus la clôture et fixant les chaussures au bout d'une longue perche s'appretait à les lui donner.

Eh bien ! Vieux gamin, qu'en dis-tu ? ricana la sorcière. As-tu peur de moi ?

En effet, et avec raison, riposta le démon. Tu fais en un jour ce que je n'ai pas été capable de faire en quarante ans. Tu es plus forte que moi. J'ai bien raison d'avoir peur de toi. Tiens prends les pantoufles, tu les as bien gagnées par tes œuvres.

Chers lecteurs, je ne veux pas prêter serment de la véracité de cette histoire telle qu'elle est racontée, mais ceci est vrai : Qu'il y a des démons pareils en chair humaine, qui, par leur malice réussissent à conduire leurs prochain au péché, donnant ainsi la mort à l'âme et accomplissant ce que le diable peut-être n'aurait jamais pu faire.

C'est de ces diables que Jésus-Christ a dit : " Malheur à celui par qui le scandale arrive. Il lui serait mieux d'avoir une meule attachée au cou et d'être précipité au fond de la mer. "

Traduit de l'anglais, par L. D.

PROVERBES ETRANGERS

Ce vieux dicton espagnol qui veut dire : " Le bossu ne voit pas sa bosse, il voit celle de son compagnon, " est une variante de ce proverbe de l'Évangile : " On voit une paille dans l'œil de son voisin, et on ne voit pas une poutre dans le sien. " Mais par la façon dont le burin de l'artiste l'a interprété il acquiert une portée plus grande, car si d'un côté,

Le bossu qui ne voit pas sa bosse

il y a l'aveuglement dont nous sommes tous frappés, en ce qui concerne nos défauts physiques et moraux, de l'autre il y a hypocrisie.



Le premier bossu fait tout ce qu'il peut pour cacher son infirmité ; il a fait rembourrer son point il s'est engoncé dans une collerette à double rang et il fait flotter son manteau pour voiler autant que possible sa prééminence.

Et, à cause de cela, l'autre est en quelque sorte autorisé à le railler. Mais derrière le railleur il est d'autres gens qui se moquent de tous les deux.

C'est ainsi dans la vie, comme, l'a dit, en excellents vers, le bon La Fontaine, le Créateur du genre humain nous a donné à tous une besace pareille :

Il fit pour nos défauts la poche de derrière,
Et celle de devant pour les défauts d'autrui.

NOTES & FAITS



Le pardon du cœur

Pardonnez de cœur c'est bannir de son cœur tout sentiment de haine, de rancune et de vengeance ; et non seulement avoir un amour sincère pour son ennemi ; mais encore le témoigner extérieurement.

Ils ne pardonnent donc pas de cœur, ceux qui croient et disent qu'ils n'ont plus rien contre leur ennemi, mais qui cependant l'excluent de leurs prières et de leurs aumônes, et refusent de l'aider dans le besoin, lors même qu'ils le pourraient facilement.

Qu'on ne dise pas que la chose est impossible, car Dieu n'ordonne rien d'impossible, et cependant il nous a expressément ordonné de pardonner de cœur à ses ennemis, de les aimer et de leur faire du bien.

* * * *

Quel est l'âge le plus charmant de la femme ?

La femme, au printemps de sa vie,
Rêve bijoux, satins, velours :
Dans sa courte robe elle envie
La longue traîne et les atours.

Par de brillants laquais servie,
La dame aux opulents contours,
A l'hôte ami qu'elle convie
De ses quinze ans parle toujours.

A travers ce double mirage
Il faut chercher le plus bel âge,
Quel est-il ? — Discours superflus !

Tant que les ans sont une aurore,
C'est l'âge qu'on a pas encore ;
Plus tard, — c'est celui qu'on n'a plus.

EUGÈNE DALZAC,

* * * *

Curieuse énumération

Voici l'énumération textuelle des griefs allégués par un Anglais contre sa femme, devant la cour des divorces, à Londres :

“ Elle critiquait continuellement la forme et la dimension de mes pieds.... De quelque manière que je me fisse couper les cheveux, on pouvait être sûr que je lui déplaisais.... Elle cherchait à ridiculiser ma lèvre supérieure, et prétendait que je ne savais pas aspirer les *h* en parlant.... Je n'étais pas aussi versé qu'elle dans la connaissance des sujets théologiques.... Il y avait de fréquentes divergences d'opinions entre nous sur le sermon que l'on venait d'entendre....”

Le pire, sinon le plus étonnant, c'est que l'infortuné mari se laissa aller, un jour de colère, jusqu'à frapper madame avec un numéro de la *Revue Méthodiste*.

* * * *

Les abeilles et les fruits

Cette petite note de l'*Echo universel* a tout simplement pour but de laver la réputation des abeilles d'une accusation qui pèse sur elles. On croit généralement qu'elles détruisent les raisins et autres fruits. L'expérience suivante est à recommander aux incrédules. On place des grappes de raisin à portée d'une ruche pendant des journées entières ; on peut constater qu'aucune abeille n'y a touché. On fait ensuite une piqûre sur la moitié des grains de chaque grappe. Les abeilles viennent aussitôt sucer jusqu'à l'épuisement des grains piqués, mais en respectant scrupuleusement les autres. En un mot, ces insectes ne s'attaquent jamais qu'aux fruits déjà entamés par d'autres insectes, par des oiseaux, par la pourriture, etc. En sorte qu'on est fondé à dire qu'en suçant un fruit malade et le transformant en miel, l'abeille nous rend un véritable service.

* * * *

L'arbre qui brûle

Il vient de mourir, dans le jardin de la Société

d'agriculture, de Madras, un spécimen de l'arbre qui brûle, ou *laportea crenulata*. Il s'était trouvé compris dans un envoi d'arbres curieux fait en 1885, par le jardin botanique de Calcutta, au parc public de Madras. Mais il avait été détourné de sa destination en raison des dangers qu'eût courir aux enfants la présence d'un pareil arbre dans un lieu de promenade. Il avait alors été donné à la Société d'agriculture, qui l'a entouré d'un grillage comme on l'eût fait d'une bête féroce.

C'est que le moindre contact avec cet arbre est terrible : il équivaut à la piqûre de mille orties. Un missionnaire, de Mandalay (Birmanie), l'ayant touché de l'index, y éprouva une douleur insupportable qui dura plusieurs semaines. Plus heureux, le botaniste anglais Kooker parvint à cueillir impunément un échantillon de cet arbre extraordinaire. Mais ses exhalaisons délétères provoquèrent chez lui un flux abondant d'humeurs, qui s'écoulèrent pendant plusieurs heures de son nez et de ses yeux. Le *laportea crenulata* est très répandu dans diverses parties de l'Inde et surtout dans le Nord-Est de l'Himalaya, l'Assam et les Gattes, en Birmanie, dans la presqu'île de Malacca et de Ceylan. Une autre espèce, le *laportea gigas*, croît également en Australie et y atteint près de 72 pieds de haut.

* * * *

Marie-Thérèse d'Autriche

Marie-Thérèse d'Autriche, impératrice d'Allemagne et reine de Hongrie et de Bohême, fille de l'empereur Charles VI est né à Vienne le 12 mai 1717. Elle épousa François de Lorraine et fut mère de Joseph et de Marie-Antoinette. Energique et



courageuse elle fit appel, dans sa lutte contre le roi de Prusse, au dévoûement des magnats hongrois. Elle réussit si bien à les enthousiasmer que ceux-ci tirant leurs sabres du fourreau s'écrièrent : *Mourons pour notre roi Marie-Thérèse*.

Cette grande reine mourut en 1780.

* * * *

Un usurier russe

Un journal de Russie publie la petite anecdote suivante qu'il croit particulière à son pays. Qu'il se rassure, il n'y a malheureusement pas que la Russie qui renferme des usuriers de cette force.

Un paysan se rend chez un prêteur juif et lui demande à emprunter cinq roubles (quatre dollars) pour un mois.

— Je veux bien te prêter cinq roubles, dit l'Israélite, mais à la condition que tu m'en rendras huit dans un mois.

Le paysan hésite un peu ; puis, pressé par le besoin, il accepte.

— Mais, reprend l'autre, j'ai l'habitude de prendre toujours l'intérêt d'avance ; par conséquent, je vais te donner trois roubles, et tu m'en devras encore cinq.

Le pauvre moujik n'est pas content ; cela ne fait pas son compte ; cependant, plutôt que de rien avoir, il consent à la nouvelle combinaison, signe

un billet au juif et reçoit trois roubles. Au moment où il va passer la porte, le prêteur le rappelle.

— Ecoute, je sais qu'il te sera bien difficile de me rendre cinq roubles à la fin du mois ; donne-m'en deux à présent et tu m'en remettras trois à l'échéance.

— C'est vrai, dit le paysan, et il donne deux roubles.

— Ma foi, reprend le Juif, en réfléchissant bien, il me semble que tu n'as pas grand besoin du rouble qui te reste. Remets-le moi, tu ne m'en devras plus que deux.

Le paysan, ahuri par tous ces comptes, ne comprend rien, donne son dernier rouble et s'en va. Naturellement, le mois écoulé, il doit payer les cinq roubles, montant du billet souscrit au prêteur.

LE CHERCHEUR.

NOUVELLES A LA MAIN

A la police correctionnelle :

— Qu'avez-vous à dire pour votre défense ?

— Un seul mot ; je n'ai pas pris d'avocat.

* *

Une petite devinette :

— Quelle différence entre les avares et les petits oiseaux ?

— Sais pas !

— C'est que les avares *nient leurs fonds* et que les petits oiseaux *font leur nid*.

* *

Propos de belle-mère :

— N'est-ce pas votre gendre, ce grand garçon brun, avec un lorgnon, qui passe là-bas ?

— Parfaitement !

— Mais il me paraît être fort bien.

— Possible, mais pas avec moi !

* *

Entre petits jeunes gens, sur Broadway :

— D'où viens-tu ?

— De chez mon tailleur.... J'ai essayé de lui faire accepter un peu d'argent. Il n'a jamais consenti.

— Allons donc !

— Oui.... il en voulait beaucoup.

* *

L'esprit des enfants :

— Mademoiselle Nini, expliquez-nous le miracle des noces de Cana ?

— Dame ! à la fin du dîner, on disait des bêtises tellement fortes, que l'eau a fait comme les jeunes filles, elle a rougi !....

* *

Mme Charençon, lasse d'être battue comme plâtre, se décide à demander le divorce.

Le président tente une réconciliation en disant à la dame qu'elle “ doit tout attendre du bon cœur de son époux.”

— Oh ! s'écrie Mme Charençon, c'est un cœur qui bat trop fort !

* *

Louis épouse Claire.

Au bout de quelques mois, ils veulent se séparer ; un ami de la maison intervient et s'écrie :

— Cette séparation est impossible ! Si elle a lieu, la femme deviendra sourde et le mari aveugle.

— Ah ! mon Dieu !

— Certainement ! Claire perdra *Louis* et Louis ne verra plus *Claire*.

* *

Le jeune Adhémar, vingt-cinq ans et très philosophe, vient d'épouser la comtesse Zilah, cinquante-deux ans et très rhumatisante.

— Vous êtes fou ! lui dit un de ses amis. Quand vous aurez cinquante ans, où sera votre femme ? Morte, impotente.

— J'ai songé à cela, répond Adhémar. Je me prépare ainsi la tranquillité pour mes vieux jours !

Les *Farces de Piron* est bien le livre pour déridier sous les fronts moroses et pensifs. Aussi tous doivent s'empresser d'acheter ce charmant volume. Prix : 15 cts. En vente partout, et chez G.-A. et W. Dumont, éditeurs, 1826, rue Ste-Catherine, Montréal.

LE COIN DES ENFANTS

LA POMME

I

La petite Albertine arrivait à sa cinquième année. Le jour de sa fête, son parrain vint la voir, et après le dîner il lui fit le cadeau d'une petite pièce d'or.

Pendant que les parents restaient encore à la table avec le parrain et s'entretenaient avec lui, l'enfant s'enquiva avec sa pièce et descendit dans la rue.

En ce moment, vint à passer une marchande portant un panier de fruits. — Regardez, lui dit la petite Albertine, la jolie pièce que mon parrain m'a donnée; n'est-ce pas qu'elle est belle ?

— Oai, c'est vrai, répondit la femme, mais j'ai là une pomme qui est bien plus belle encore : tiens, vois tu ? Cependant, comme je te trouve aimable et gentille, pour te faire plaisir, je te la donnerai si tu veux me donner ta pièce.

L'enfant donna gaiement sa pièce d'or, et de ses deux mains saisit la pomme. Puis elle accourut en sautant dans la chambre et cria, transportée de joie :

— Maman, maman, vois la belle pomme rouge que j'ai eue pour ma petite pièce jaune.

La marchande avait promptement disparu, et on ne put la retrouver. Les parents, désolés, se mirent à quereller l'enfant : mais le parrain s'interposa en disant :

— Combien ne voit-on pas de gens qui agissent d'une manière encore plus insensée que cette pauvre petite !

Combien n'en voit-on pas, pour des biens périssables, Sacrifier du ciel les douceurs ineffables ?

II

Le parrain qui était un riche commerçant, retourna chez lui. Vers le soir, il vit entrer dans son magasin une marchande portant un panier vide. Elle acheta du café et du sucre, et lui donna une pièce d'or à changer.

Mais celui-ci dit :

— Eh ! eh ! eh ! d'où vous vient cette pièce d'or ? Cette monnaie est si rare, qu'on n'en trouve presque plus ; je la connais bien, moi, cette pièce, et par conséquent je vous connais aussi. Attends, malheureuse, je t'apprendrai à vendre aux enfants des pommes pour des pièces d'or !

Un instant après arrivèrent deux agents de police, qui s'emparèrent de la friponne. Elle fut condamnée à la prison et au carcan, et on lui suspendit au cou une tablette où on lisait :

Le voleur n'échappe jamais.
A la peine de ses méfaits.

Bébé est d'une gourmandise dont rien n'approche.

A la fin du dîner, on sert un gâteau

— J'en veux, fait bébé.

— Tu n'as plus faim, mon chéri, lui dit sa mère, et tu ne saurais avaler une bouchée de plus.

— Oh ! si maman, en me tenant debout.

INSOMNIE

Pas moyens de m'endormir, comme c'est désagréable ! . . .

Mais aussi, pourquoi ai-je eu la déplorable idée de boire cette tasse de thé ? . . . Il est vrai, qu'on me l'offrait d'une façon si charmante, si gracieuse.

Après m'être assoupi un instant, je viens de m'éveiller brusquement. Impossible de fermer les yeux. Que faire ?

Je ne tiens à songer ni au passé, ni à l'avenir. Le passé, à mon âge, n'offre que des regrets ; l'avenir que des appréhensions et des tristesses.

Ce que je veux, c'est le sommeil et je ne puis le trouver.

J'ai essayé tour à tour les moyens qui me réussissent d'ordinaire. Je me suis couché sur le côté droit, puis sur le gauche, finalement sur le dos.

Rien encore.

Je me dresse sur mon séant, je redresse les oreillers à grands coups de poing et m'étends de mon long, en fermant les yeux.

Enfin me voici parti pour le pays des rêves . . .

Deux minutes après, mes yeux sont grands ouverts, et je vais d'un côté du lit à l'autre pour rouler enfin dans le creux du milieu.

De guerre lasse, je m'assieds sur le lit, je frotte mes yeux et plongeant le regard dans les ténèbres, je commence à m'inquiéter de l'heure qu'il peut bien être.

Dans la journée, quand je n'ai aucune raison de chercher à savoir l'heure, l'horloge de la vieille église m'assourdît à tout instant, m'éveillant dans l'instant le plus doux de la sieste.

Et maintenant que je désire savoir l'heure au juste, quand c'est pour moi une nécessité impérieuse, l'horloge se tait

Il me semble que j'attends depuis trois quarts d'heure, une heure peut-être. Enfin le timbre fêlé de l'horloge antique sonne lentement un coup.

— Une heure ! m'écriai-je, presque soulagé. Plus que six heures d'attente. C'est long, mais j'attendrai.

Deux ! continue l'horloge.

— Tiens ! je gagne une heure. L'homme n'apprécie son bonheur qu'en songeant au malheur d'autrui. Nous sommes de mauvaise humeur parce que notre redingote va mal, sans nous

dire que notre sort est heureux si nous le comparions à celui des agents de police et des employés de chemin de fer. Nous devrions remercier la fortune, en réfléchissant qu'elle pouvait nous faire boiteux, manchots ou conducteurs de tramway. Je ne puis dormir, eh bien ! philosophons. Asseyons-nous et rendons grâce à Dieu de ce qu'il ne m'a pas créé avec une jambe de bois. Je ne puis dormir en ce moment, ce qui est très désagréable, mais je suis cependant moins à plaindre que le malheureux qui meurt d'un cancer à l'estomac.

Deux ! continue l'horloge.

— Oh ! oh ! ledéjeuner va refroidir ! Je donnerai son compte à la servante pour ne pas m'avoir appelé. Pas moyen de trouver une servante aujourd'hui. Celle qui connaît la cuisine fait danser l'anse du panier. Celle qui est honnête ne sait pas cuire deux œufs à la coque . . . Mais pourquoi me plaindre ?

Dix !

— Dix heures ! C'est impossible ! J'ai mal compté !

Sautant brusquement à bas de mon lit, je cours à la fenêtre et d'un geste violent, je pousse les volets . . .

Horreur !

La nuit noire comme une cave ! . . . Pas un passant, pas un chat, pas un sergent de ville ! . . .

Silence de mort qu'éclairaient quelques pâles réverbères.

— Le Pape a donné son consentement au voyage des chanoines de la chapelle Sixtine à l'exposition de Chicago, où ils devront se faire entendre. C'est la première fois que cette célèbre maîtrise quittera la ville éternelle.

Cinq ! sonne l'horloge.

Je ne me sens pas de joie. Cinq heures du matin ! Il doit être bientôt temps de me lever. Et j'ai osé me plaindre, je mériterais d'être battu.

Six !

Est-ce que je rêve ? Plus qu'une toute petite heure . . . C'est à croire que le sort a eu pitié. Je crois déjà voir les premières lueurs de l'aurore qui se glissent par les rues de la ville. Les becs de gaz pâlisent, voici qu'on va les éteindre.

Sept !

La vieille horloge n'a-t-elle pas dit sept heures ! Oui. Quel bonheur ! Je laisse mes persiennes fermées, il fait noir ici comme dans un four. Allons ! il faut se lever ! Eh ! bien vrai, la nuit a passé bien vite. C'est singulier comme avec un peu de patience, on vient vite à bout de quelques heures d'insomnie . . .

Huit !

— Déjà ! Dépêchons-nous, si je ne veux pas arriver en retard ! J'espère que j'ai fait un somme !

C'est drôle, j'aurais cru que je n'avais pas dormi du tout. Mais, comme je suis content d'être arrivé au matin ! . . . Voyons ! que je me dépêche. Je me sens frais et dispos, prêt à faire mes cinq lieues à pied. Je . . .

Neuf !

— Oh ! oh ! ledéjeuner va refroidir ! Je donnerai son compte à la servante pour ne pas m'avoir appelé. Pas moyen de trouver une servante aujourd'hui. Celle qui connaît la cuisine fait danser l'anse du panier. Celle qui est honnête ne sait pas cuire deux œufs à la coque . . . Mais pourquoi me plaindre ?

Dix !

— Dix heures ! C'est impossible ! J'ai mal compté !

Sautant brusquement à bas de mon lit, je cours à la fenêtre et d'un geste violent, je pousse les volets . . .

Horreur !

La nuit noire comme une cave ! . . . Pas un passant, pas un chat, pas un sergent de ville ! . . .

Silence de mort qu'éclairaient quelques pâles réverbères.

CHOSSES ET AUTRES

— On affirme que le plus vieil édifice du monde est la tour de Londres.

— Il y a, à Londres, 60,000 vagabonds qui ne savent où reposer la nuit.

— La Perse est à peu près le seul pays qui ne possède pas encore de télégraphe.

— On rapporte la découverte dans l'Océan Antarctique de terres inconnues jusqu'alors.

— D'après une récente statistique, il y a aujourd'hui en Europe 170,818,591 hommes et 174,914,115 femmes, soit un excédent de 4,095,558 femmes.

— En labourant un champ près de Perpignan, on a trouvé un vase contenant des monnaies de l'ancien royaume de Majorque, frappées à Barcelone, en 1212.

— Sur les 88 milles qui forment la longueur de canal de Suez, 60 milles représentent des tranchées, 14 milles ont été dragués dans les lacs et 8 milles seulement n'ont exigé aucun travail.

— Le sexe aimable obtient la majorité chez seize peuples européens. Dans six autres pays, qui sont l'Italie, la Bulgarie, la Serbie, la Roumanie, la Grèce et la Bosnie, c'est le sexe masculin qui domine.

— Il y aura bientôt à Paris une exposition d'un nouveau genre. Les vieillards ayant atteint l'âge de quatre-vingt-dix ans seront seuls admis à y figurer. On ne parle pas d'exposer les vieilles filles, la grande difficulté étant de les amener à avouer leur âge.

— Les socialistes français et allemands déclarent que dans le cas d'une nouvelle guerre franco-allemande ils refuseraient de prendre les armes. C'est assurément le meilleur moyen d'assurer la paix et l'Europe entière devrait être socialiste à ce point de vue.

— Nous avons reçu le numéro souvenir du *National* de Lowell, publié à l'occasion de son dixième anniversaire. Ce numéro, qui est très joli, contient une grande variété de matières à lire signées par des plumes distinguées tant des Etats Unis que du Canada.

— Il ne faut pas s'étonner si les compagnies d'assurance anglaises sont intéressées à la santé du jeune comte de Dudley. Elles ont assuré sa vie pour £1,200,000 (\$6,000,000). On dit que c'est la plus forte assurance qui ait jamais été prise sur une vie humaine.

— De récents catalogues indiquent que les entomologistes ont trouvé 365 sortes d'araignées dans le haut du bassin du lac Cayuga, 370 dans le district de Colombie et 340 dans la Nouvelle-Angleterre. Le Dr George Mary a une liste de 292 sortes d'araignées qui ont été rencontrées dans les régions polaires.

— Il paraît que l'ex-Père Hyacinthe, qui devait venir en Amérique, est actuellement retiré à la Grande-Chartreuse. On assure qu'il entretient une correspondance suivie avec plusieurs dignitaires du Vatican, qui ne désespèrent pas de le voir faire une soumission complète.

— Le grand dévoyé se convertirait-il ?

—Trois pièces de la première indienne imprimée aux Etats Unis seront exposées à l'exposition de Chicago. Cette indienne a été fabriquée à Johnsonburg, comté de Warren. C'est même une de ces pièces qui a fourni la première robe de marié, en cette ville. Combien, de nos jours, pourrait-on trouver de jeunes filles qui consentiraient à se marier en robe d'indienne ? Que les temps sont changés !

CARNET DE LA CUISINIÈRE

Oufs en tripes.—C'est tout simplement une façon d'accommoder des œufs durs. On met du beurre à la sauteuse, on le fait vigoureusement chauffer, on additionne de sel, poivre et vinaigre, d'un peu de persil grillé et l'on arrose ses œufs coupés en rondelles ou en quartiers. On peut relever avec un peu d'oignon ou d'échalotte haché.

Beignets de pommes.—On pelle les pommes d'abord vidées ; on les coupe en tranches demi-minces par le travers que l'on met dans un plat sur un lit de sucre en poudre arrosé d'un peu de cognac. On les retourne à plusieurs reprises, puis après une heure environ, on les retire, on les égoutte sur un linge ou sur du papier brouillard.

On frit et on sert saupoudré de sucre. Je rappelle que toutes les fritures doivent être égouttées de leur graisse, à la passoire puis ensuite sur un linge ou un papier de façon qu'elles ne soient pas huileuses.

Potage aux pois cassés.—Ce potage, dit "Saint Germain" est rarement réussi dans les ménages. L'eau et la purée se séparent ordinairement avec un goût âcre qui n'a rien de commun avec le velouté exigé.

Voici la façon de le bien préparer : On lave à plusieurs eaux les pois en prenant soin d'écarter ceux qui pourraient être altérés ; on cuit ensuite dans peu d'eau salée, et l'on passe. Alors (c'est le moment critique d'où dépend le succès) on travaille sa purée avec beaucoup de beurre et l'on ne verse l'eau du potage déjà chaude que peu à peu, de façon à conserver lié. On tient cette soupe très au chaud en évitant l'ébullition, et l'on sert avec des petits croûtons coupés en dés. L'été, avec une poignée de cerfeuil haché.

DRS MATHIEU & BERNIER

Chirurgiens-dentistes, coin des rues du Champ-de-Mars et Bonsecours, Montréal. Extraction de dents par le gaz ou l'électricité. Dentiers faits avec ou sans palais. Restauration des dents d'après les procédés les plus modernes.

LIBRAIRIE FRANÇAISE

L. DERMIGNY

126 w. 25th STREET, NEW YORK

SUCCURSALE A MONTREAL

Seul Agent et Dépositaire du "Petit Journal," de Paris, de son supplément colorié, et du "Journal Illustré," pour le Canada et les Etats Unis.

Dépôt des principaux journaux de Paris, notamment : Petit Parisien, Soleil du Dimanche, l'Écho de la Semaine, l'Univers Illustré, Le Figaro, etc. ; journaux de modes et scientifiques.

Abonnements à toutes revues ou publications. Ordres pour livres promptement exécutés.

Jeux d'esprit et de combinaison

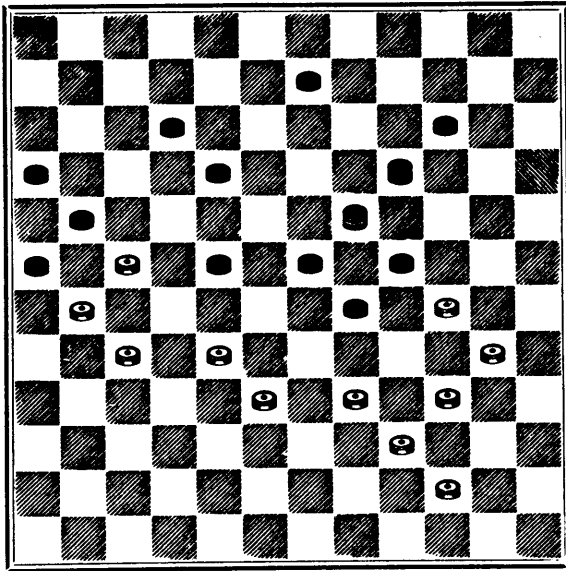
ENIGME

Je suis toujours volage, inégale inconstante,
Jamais de bas lieu habitante ;
J'ai quantité d'amants qui me font tous la cour,
Mais je n'ai pour aucun un sincère amour.
Cependant au plus fort je demeure asservie ;
Mais inutilement, puisque ma liberté
Dépend de son pouvoir de sa volonté.
Grâce au temps, sa force diminué,
Son pouvoir aussitôt cesse et discontinuée,
De sorte qu'à ses yeux dans le même moment
Je change et me met aux lois d'un autre amant.

No 109 — PROBLEME DE DAMES

Composé par M. Napoléon Contant, Montréal

Noirs—13 pièces



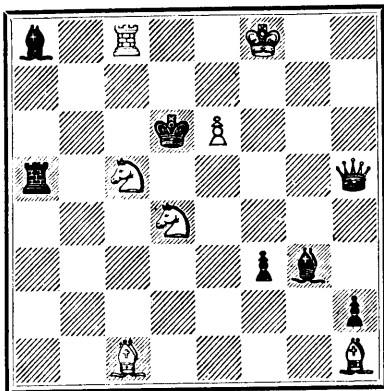
Blancs—11 pièces

Les Blancs jouent et gagnent

No. 110—PROBLEME D'ECHECS

Composé par M. W. E. Perry, Yarmouth.

Noirs.—6 pièces



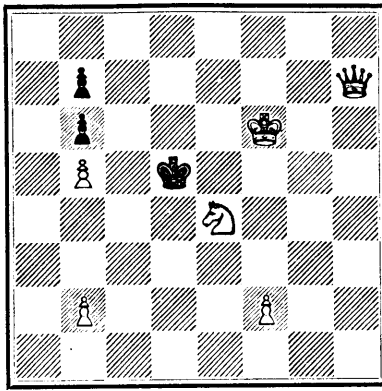
Blancs—8 pièces

Les blancs jouent et font mat en 2 coups

No 111.—PROBLEME D'ECHECS

Composé par M. le Dr Mazel

Noirs.—3 pièces



Blancs.—6 pièces

Les Blancs jouent et font mat en 3 coups

Solution du problème de Dames No 107

Blancs	Noirs	Blancs	Noirs
26	21	27	25
44	37	31	70
59	53	70	48
54	2	7	21
46	11	5	16
2	41	47	36
42	29 gagnent.		

Solutions justes par Ars. Campbell, J. Vary, A. Ladouceur, Ste-Cunégonde ; J.-B. Deslauriers, St-Henry ; Ed. Beauchamp, Holyoke ; J.-B. Guy, J. P. Beauchemin, Montréal.

Solution de la charade. — Le mot est : Démon.

Solutions justes : Alf de la Chaudière, St-Joseph, Beauce ; Alb. Aubert, Québec.

Solution du problème d'Echecs No 109

Blancs Noirs
1 T 5 D 1 ?
2 Mat selon le coup des Noirs.

ANNONCE DE

John Murphy & Cie

PREMIÈRE

GRANDE VENTE

SANS

RESERVE

A l'occasion de notre prochain

Déménagement

Exigez les escomptes
annoncés

pour cette Grande Vente

JOHN MURPHY & CIE

Coin des rues Notre-Dame et St-Pierre

Au comptant et à un seul prix

Roll Tel. 2102

Federal Tel. 58

Lapres & Lavergne

PHOTOGRAPHES

360, ST-DENIS, MONTREAL

M. J. N. Lapres appartenait autrefois à la maison W. Notman et Fils.—Portraits de tous genres et aux prix courants.

Téléphone Bell, No 7283

Savez-vous Pourquoi

Nos ventes augmentent toujours tous les ans ? C'est que nous ne vendons que de bons meubles, solides et élégants. Nous vendons argent comptant et nous accordons un escompte de 10 p.c. sur toute vente au-delà de \$10.00.

RENAUD, KING

AND

PATTERSON

MEUBLES & LITERIE

Gros et Détail

652, Rue Craig, 652

P.S.—Embellage gratis et escompte spécial aux acheteurs hors de Montréal.

FEUILLETON

MANQUANT

FEUILLETON

MANQUANT



UN VRAI SUCCES.

Le Rév'd A. Antoine, de Refugio, Tex., écrit : "Autant que je puis le juger je crois que le Tonique Nerveux du Pere Koenig est un vrai succes. Je souffrais d'une maladie nerveuse excessivement douloureuse, et ayant fait usage du Tonique, je me suis guéri; je suis bien encore comme autrefois."

CHUTE NIAGARA, ONT., 8 JANV. 1889.

J'ai commencé à faire usage du Tonique Nerveux de Koenig en mai 1888. Avant de prendre cette médecine j'ai fait usage de bien d'autres remèdes * * * mais je n'en éprouvais aucun bien, me sentant sans cesse lourd mentalement et physiquement. Je n'ai pas cette sensation avec le Tonique et je suis convaincu qu'en suivant un traitement avec ce remède je trouverai bientôt la santé.
J. H. SMITH.

EAST GLENNVILLE, N.Y., 16 OCT. 1890.

J'ai fait usage d'une bouteille du Tonique Nerveux du Pere Koenig pour étourdissement et pour maladie de tête nerveuse. Tout ce que vous réclamez de votre fameux remède a parfaitement réussi, même plus. Je souffrais depuis un bon nombre d'années.
DAME P. HANCE.

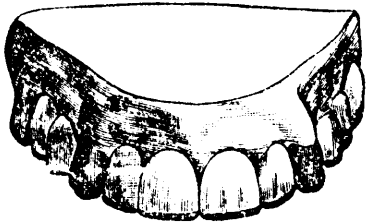
GRATIS — Un Livre Important sur les Maladies Nerveuses sera envoyé gratuitement à toute adresse, et les malades pauvres peuvent aussi obtenir ce remède sans rien payer.

Ce remède a été préparé par le Rév. Pasteur Koenig, de Fort Wayne, Ind. E. U. Ségis '876, et est actuellement préparé sous sa direction par :

KOENIG MED CO., CHICAGO, ILL.
A Vendre par les Droguistes à \$1 la Bouteille; 6 pour \$5.

Au Canada, par Saunders & Co., London Ont.; E. Léonard, 113, rue St-Laurent Montréal, Qué.; La Roche & Cie, Québec

Nouveaux procédés américains pour plombage de dents, en porcelaine et en verre, plus résistant que le ciment, imitant par faitement la dent.



Nouveau métal pour palais, extra léger
Nouveau procédé pour plomber et extraire les dents sans douleur.

A. S. BROUSSEAU, L.D.S.

No. 7, RUE SAINT-LAURENT, MONTREAL

CASTOR FLUID

On devrait se servir pour les cheveux de cette préparation délicieuse et rafraichissante. Elle entre lent le scalpe en bon état, empêche les peaux mortes et excite la pousse. Excellent article de toilette pour la chevelure. Indispensable pour les familles 25 cts la bouteille

HENRY R. GRAY,
Chimiste pharmacien
129 rue St-Laurent.

ABONNEZ-VOUS

AU

MONDE ILLUSTRÉ

SEUL

Journal français Illustré

DU

CANADA

ET

LE PLUS COMPLET

DES

Journaux Littéraires

LES NOUVEAUX ABONNES

De quatre, six et douze mois
Recevront gratuitement le feuilleton en cours de publication "Les Mangeurs de Feu."

BAUME RHUMAL

Est le meilleur remède connu contre les rhumes obstinés, la toux, l'enrouement, la bronchite, l'asthme, la consommation et toutes les affections de la gorge et des poumons. En vente partout à 25c la bouteille. 20 doses par bouteille. Dépôt général à la PHARMACIE BARIDON, 1707, rue Ste-Catherine, Montréal.

Un sentiment de satisfaction et de confort, voilà ce qu'on se procure en prenant du

JOHNSTON'S FLUID BEEF

Il stimule et soutient, réconforte et restaure.

94737

MAISON - BLANCHE

65—RUE SAINT-LAURENT—65

Merceries et chapelleries pour les chaleurs. Habits légers, en alpaca et en soie. N. B — Ordres de la campagne remplis avec soin. Une visite est sollicitée

T. BRICAULT

UN SEUL PRIX

Cie d'Assurance contre le Feu et sur les risques Maritimes,

"WESTERN"

INCORPORÉE EN 1861

Capital	\$2,000,000
Primes pour l'année 1892	2,557,061
Fonds de réserve	1,095,000

J. E. R. DUVAL & FILS. Gérants de la succursale de Montréal, 194, St-Jacques
AGENTS HONORABLES. Agents du Dept français. PIERRE DUPONT. Insp. des Agences

PACIFIQUE CANADIEN

EXCURSIONS

AU

MANITOBA

ET DANS

L'OUEST CANADIEN

DES BILLETS D'ALLER ET RETOUR

seront vendus les

13, 20 et 27 JUIN, et le 11 JUILLET 1893

Bons pour 40 jours

A Deloraine et retour	} \$28
Reston ..	
Estevan ..	
Biscarath ..	
Moosomin ..	
Regina ..	} \$30
Moo-e aw ..	
Yorkton ..	
Prince Albert ..	} \$35
Calgary ..	
Edmonton & Retour	\$40

Pour l'Exsition Colombienne de Montréal à Chicago & retour... \$24

De Vancouver à Alaska & retour \$95

BUREAU POUR LA VENTE DES BILLETS
129 RUE ST. JACQUES
COIN DE LA RUE ST. FRANCOIS XAVIER.

A. LE OFRED

(Gradué de Laval et de McGill)

INGENIEUR DES MINES

Bureau principal : Québec; Succursales : Sherbrooke; Montréal, 17, Côte de la Place d'Armes.

—Pour tout ce qui a rapport aux mines—

J. EMILE VANIER

(Ancien élève de l'École Polytechnique)

INGENIEUR CIVIL. ARPENTEUR

107, rue St-Jacques, Royal Building Montréal

Demandes de brevets d'invention, marque de commerce, etc., préparées pour le Canada et l'étranger.

LES CAUSERIES FAMILIERES

52 NUMÉROS PAR AN

24 Gravures coloriées, 15 Patrons découpés, 12 Planches de patrons et broderies. Modes pratiques, savoir-vivre, partie littéraire morale et soignée.

\$4.00 PAR AN

Edition noire à \$2.40, avec 12 gravures coloriées et 15 patrons découpés. \$3.20 par an, à l'étranger.

Directrice : Mme LOUISE D'ALQ,

4, rue Lord-Byron, Paris

Abonnements reçus au Monde Illustré.

Saint-Nicolas, journal illustré pour garçons et filles, paraissant le jeudi de chaque semaine. Les abonnements partent du 1er décembre et du 1er juin. Paris et départements, un an : 18 fr.; six mois : 10 fr. Union Postale, un an : 20 fr.; six mois : 12 fr. S'adresser à la Librairie Ch. Delagrave, 15, rue Soufflot, Paris, France

PIANOS HAZELTON, FISCHER, DOMINION, BERLIN.

et les Orgues

EOLIENNES, PELOUBET ET DOMINION

Le plus grand assortiment. Un seul prix et le plus bas. Termes faciles. Pas d'agents. Vieux instruments pris en échange. Pianos à louer. Réparation et accord artistique. Pianos d'occasion de tous prix. Une visite et correspondance sollicitées. Visite et correspondance sollicitées



Un bienfait pour le beau sexe

Poitrine parfaite par les
Poudres Orientales
les seules
qui assurent en trois mois et sans nuire à la santé le
DEVELOPPEMENT

Fermete des Formes de la Poitrine

CHEZ LA FEMME

SANTE ET BEAUTE !

1 boîte, avec notice, \$1; 6 boîtes, \$5

En vente dans toutes les pharmacies de première classe. Dépôt général pour la Puissance :

L. A. BERNARD, 1882, Ste-Catherine MONTREAL Tel Bell 6612

V. ROY & L. Z. GAUTHIER

Architectes et évaluateurs

162—RUE SAINT-JACQUES—162

(Block Barron)

VICTOR ROY. L. Z. GAUTHIER-

Téléphone no 2113.

A VENDRE

Une machine à tricoter, BON MARCHÉ

S'adresser : 40, place Jacques-Cartier

Scientific American Agency for
PATENTS
CAVEATS, TRADE MARKS, DESIGN PATENTS, COPYRIGHTS, etc.

For information and free Handbook write to MUNN & CO., 361 BROADWAY, NEW YORK. Oldest bureau for securing patents in America. Every patent taken out by us is brought before the public by a notice given free of charge in the
Scientific American
Largest circulation of any scientific paper in the world. Splendidly illustrated. No intelligent man should be without it. Weekly, \$3.00 a year; \$1.50 six months. Address MUNN & CO., PUBLISHERS, 361 Broadway, New York City.